# L'ARDEUR ET LA GALANTERIE

par

Patrick Wald Lasowski

LES ESSAIS
CCXXX

Gallimard

*Pour Louis-René des Forêts*

Au seul nom de La Tour, ces visages nous reviennent, Louis XV, le Dauphin, Mme de Pompadour, D'Alembert, Diderot, Bachaumont, Helvetius, Sylvestre, Dupouch, Vernezobre, Mme Favart, la belle Dangeville, danseuses, musiciens – illuminés par la peinture. Le siècle en rend grâce au peintre, enchanté de ces portraits qui l'exaltent en retour, superbes, plus pétillants que nature : « Vous avez fait de moi un chef-d'œuvre », écrit à La Tour Mme de Barbaut-Gelly, de son château de Beauregard. « Vous ne sauriez croire, Monsieur, l'embarras où nous sommes pour placer le second moi-même », lui confie Mme Thelluson, l'épouse du banquier de la Reine, jouissant du tête-à-tête entre ses deux « moi-même ». Présente dans le monde et portée sur la toile, toujours présente, toujours absente, elle connaît l'étourdissante perspective que la peinture offre à ses charmes : « Qu'est-ce que fait une belle femme qui va chez La Tour multiplier ses charmes sur la toile, ou dans ton atelier les éterniser en bronze ou en marbre? Elle y porte la prétention de plaire où elle n'est pas et quand elle ne sera plus. Dès ce moment, elle entend ceux qui sont à cent lieues et à cent mille ans d'elle s'écrier : Oh! qu'elle est belle! Et son bonheur et son orgueil redoublent », Lettre de Diderot à Falconet, 10 janvier 1766.

Les portraits de La Tour ont le même orgueil en partage, la même prétention. Portant haut, dans l'enveloppement des perruques et les satins ramagés, la certitude de plaire. Ils savent puissamment qu'ils réjouissent l'œil. Et cette assurance flotte comme un charme saisissable au-devant du pastel.

La douceur du grain, l'ingénuité du crayon coloré ajoutent à l'évidence des sourires, le pétillement de l'œil, la carnation des peaux, le veloutement des étoffes. Robe de velours nacarat bordée de fourrure, veste à brandebourgs galonnée d'argent, déshabillé de moire blanche, cravates, rubans, jabots en dentelle : la poussière du pastel exprime l'agrément des tissus, le prestige social des parures, le plaisir du vêtement. Comme si, dans l'ordre de la peinture, La Tour savait exactement les nommer : robe de chambre de satin bleu brodé à ramages de fleurs – les toilettes sourient aux couleurs du pastel. Qu'importe si les portraits ressemblent ou non à leurs modèles, le pastel est lui-même, par lui-même, dans sa légèreté, garant de leur identité : La Tour fait le portrait de la baronne de Tuyll en déshabillé de tarlatane rose, mais sur la toile qui supporte le pastel, le modèle est devenu exemplairement *madame la Baronne de Tulle Hollandaise.* C'est peindre les choses et les êtres par leurs noms véritables. Pastel, tulle et tarlatane confondus.

De même, les portraits de La Tour accusent l'usage de la poudre. Les perruques poudrées appellent la caresse lumineuse et sèche – pulvérulente – du crayon. Une pellicule s'étale, enneigeant la haute perruque de Manelli, le premier bouffon chantant de la troupe italienne, couvrant largement les épaules de l'abbé Huber dont l'un des rabats remonte et pointe de curiosité à la lecture d'un énorme Montaigne, tandis que dans le clair-obscur de la flamme

une bougie vient de s'éteindre, coule et fume encore (par quoi, rivalisant avec Georges La Tour, le pastelliste se donne le plaisir de lui moucher malicieusement la chandelle). Le haut de la soutane est blanc, tant la poudre s'est répandue, réfléchissant la lumière, captivant l'attention : nappe cotonneuse dont s'éclaire l'œuvre du peintre, comme elle éclaire le personnage et le siècle, blanchi par l'artifice, en dehors de l'âge... Ainsi l'échange se poursuit, les espaces tendent à se confondre. Le verre qui protège le pastel accueille jusqu'au visage des spectateurs qui viennent s'y refléter [1]. Les belles dont La Tour fait le portrait montrent une reconnaissance débordante : « Il y a longtemps que vous êtes mon héros et que je désirais vivement d'être à vous ou de n'être à personne », écrit Mme de Barbaut-Gelly. Échanges, glissements, effusions – tout vient à se résoudre dans la lumineuse hardiesse de ces pastels.

Portraits et modèles désormais inséparables, ils accompagnent le siècle, comblé d'un supplément de grâce et de respectabilité : « Il ne me quittera point, Monsieur, cet admirable portrait qui me rend en quelque façon l'original respectable », Lettre de Jean-Jacques Rousseau à La Tour, 14 octobre 1764.

Et cependant, un curieux air enveloppe les actions de l'artiste. Il fait attendre longtemps la marquise de Pompadour, « impatiente de voir finir son portrait ». Les séances de pose sont perpétuellement remises, le tableau sans cesse différé. Le peintre marque lui-même le prix de cette étrange résistance quand, ayant enfin achevé, il réclame pour ce

1. Au salon de 1755, le premier objet d'attention, qui sollicite tous les regards, est le portrait de la marquise de Pompadour, « il est dans la partie la plus éclairée du Salon, tous les objets viennent se peindre dans la glace, ce qui rend le portrait difficile à être vu », Lettre d'un amateur sur le Salon de 1755.

pastel la somme exorbitante de quarante-huit mille livres... La maîtresse du Roi en a tiré la leçon et conclu d'avance, écrivant à M. de Marigny, son frère : « Il n'y a plus de ressource auprès de La Tour; sa folie augmente tous les jours. »

Tel est en effet le personnage : « On le verra bientôt jouer des scènes encore plus singulières », *Notes* de Mariette... Passionné de l'*Encyclopédie*, des travaux de Mesmer, des œuvres de Gassendi, La Tour se tourmente de physique et de théologie jusqu'à l'extravagance. Disciple de la Raison, il raisonne de tout, fait preuve d'une étonnante liberté de parole, reprenant Louis XV, bougon, bourru, incivil à la cour la plus polie d'Europe. La Tour a fait de la philosophie sa marotte. Vraiment, « c'est un rare corps que ce La Tour », *Salon de 1763* : « Il prétend, écrit Diderot, qu'il ne va à la cour que pour leur dire leurs vérités, et à Versailles il passe pour un fou dont les propos ne tirent point à conséquence, ce qui lui conserve son franc-parler. » Figure singulière, singulièrement nouée, qui succède, auprès du Roi, aux antiques bouffons. Le peintre capture des charmes; il remâche en même temps l'inconséquence du siècle, poursuivant ses critiques jusqu'à ruminer, en vieillissant, la vivacité de ses pastels. Déjà en août 1755, Grimm lui reprochait ce défaut de spontanéité à propos du portrait de Mme de Pompadour, qu'« à force de retoucher, M. de La Tour lui a ôté ce premier feu sans lequel rien ne peut réussir en fait d'art », *Correspondance littéraire.* Le premier feu est ce que le XVIIIe siècle admire. La Tour au contraire s'en inquiète. Riche, célèbre, adulé, il se défie de lui-même. La manie lui vient, note Mariette, « de se dégoûter mal à propos de ce qui est sorti de ses mains ». Il veut réparer son ouvrage, il veut sans cesse retoucher.

Le portrait de Restout en souffrira le plus, ce peintre dont La Tour reconnaissait devant Diderot qu'il « lui avait appris à faire tourner une tête et à faire circuler l'air entre la figure et le fond », *Salon de 1769*. Faire tourner une tête, faire circuler l'air! l'air accusant le relief! L'intensité, la vivacité du pastel est dans ce mouvement, dans cette aération, l'éclat du premier feu... Mais La Tour revient sur le portrait de Restout qu'il remanie continuellement, l'ayant « culbuté mille fois sans pouvoir me satisfaire pleinement, ce qui a contribué à faire le malheur de ma vie », Testament de La Tour, 1784. Lui qui excelle dans les préparations, les esquisses, les premières études, qui sait en quelques coups de crayon saisir les traits de la plus célèbre danseuse du royaume, la Camargo qui *capriole, pirouette, saute comme un caprit*, La Tour s'aveugle, ne voyant que défauts, ne rêvant que reprises... Plus encore, gâtés par ces remaniements, quelques tableaux le sont aussi par l'entêtement du peintre à les « fixer ». Le maître de l'instant craint l'épreuve du temps pour la poussière de ses pastels. Il s'imagine à tort qu'ils n'y résisteront pas, et multiplie les expériences, laques et vernis dont souffrent ses portraits, qui gardent la trace d'altérations dues au fixage. Retoucher, fixer : La Tour s'obstine en vain, à l'encontre de son œuvre, à l'encontre de son siècle, dont ses pastels éclairent la physionomie mobile, le regard incorrigible.

Il faut en 1784 lui faire quitter Paris. L'enthousiasme de La Tour – qu'il « employait à peindre les philosophes de ce temps-là; [...] le cerveau déjà brouillé de politique et de morale », *Mémoires d'un père* de Marmontel – tourne à la divagation. Le peintre des philosophes est menacé de folie. Son frère l'emmène à Saint-Quentin où La Tour, qui a doté la ville d'une école de peinture et d'une fondation pour les femmes en couches, reçoit le 21 juin un

accueil magnifique; où l'on apprend bientôt qu'« il a totalement perdu l'usage de son esprit et de sa raison », menaçant de jeter par les fenêtres ceux qui lui rendent visite. La Tour alors est interdit... Mais avant de regagner Saint-Quentin, le peintre aura connu une dernière passion. Les expériences de Montgolfier, en effet, rassemblent ses esprits, renouvellent, fixent une dernière fois son enthousiasme : La Tour, qui dans ses moments d'amertume se plaignait à Mme Charrière de « chercher une perfection au-dessus de l'humanité », se montre fasciné par les récentes montgolfières. Il désire y monter, c'est là son obsession. Comme si sa vue courte et faible, « forcée d'être à deux ou trois pieds du modèle, obligée de se hausser et baisser à mesure, de tourner à droite, à gauche, pour tâcher d'apercevoir de près ce qu'on ne peut voir bien que de loin » (Lettre à M. de Marigny, le 1er août 1763), trouvait enfin, subitement, dans la montgolfière un merveilleux recul, le point de vue idéal : La Tour accepte de quitter Auteuil sur les instances répétées de son amie Mlle Fel – il fallait qu'une ancienne chanteuse à l'Opéra joigne ici sa voix –, persuadé qu'une place avait été retenue dans la nacelle, qu'on allait l'y mener... Ainsi la montgolfière occupe l'œil du peintre, achève son parcours. Comme un dernier pastel qu'on imagine, inattendu et rare, échappé comme un sourire : La Tour affichant le ballon, et clôturant par là, idéalement, avant de s'effacer, le cortège de tous les *rares corps* que le siècle aura suscités.

*Globes!*

PATRICK WALD LASOWSKI

# L'ardeur et la galanterie

Montgolfières et ballons ont bouleversé le siècle, enthousiasmant les foules, s'imposant comme un véritable symbole de civilisation. Patrick Wald Lasowski communique au lecteur l'extraordinaire retentissement de cette découverte, qui engage également la littérature, la philosophie, la sexualité, la politique. Il interroge ainsi les lieux, les objets, les écrivains qui nous font signe. Et, de même, ces deux grandes maladies sociales, la goutte et le mal vénérien, qui témoignent à leur manière de *l'ardeur et la galanterie* du XVIIIe.

La très vaste érudition de l'auteur épouse les mille variations d'un récit qui ne cesse de nous captiver à travers ses rapprochements, ses références, ses citations. Qui restitue pleinement la vitalité d'un siècle infatigable.

Patrick Wald Lasowski étudie la littérature et la sensibilité d'une époque : le XVIIIe siècle avec *Libertines* (1980), le XIXe avec *Syphilis* (1982).

9 782070 707096 86-X A 70709 ISBN 2-07-070709-1 77 FF tc